

Prologue

Quand le temps nous rassemble...

... ensemble, tout est plus joli ¹.

Au début de l'année 1982, j'avais fait la connaissance d'un animateur de radio libre qui m'avait demandé si je voulais participer à son émission hebdomadaire. Le monopole de l'État sur la bande FM avait pris fin dès l'accession de François Mitterrand à la présidence de la République et les radios dites « pirates » fleurissaient comme des champignons à la suite de leur légalisation. L'Eko des Garrigues fut la première à émettre sans discontinuer depuis Montpellier où j'étais alors étudiant, en fac de lettres. On m'y invitait pour parler de chanson française : j'y évoquerais cette passion qui est la mienne depuis l'enfance à travers une dizaine de morceaux choisis. J'avais dix-neuf ans, je faisais partie de cette génération née avec les yéyés, mais curieuse de toutes formes d'expressions musicales. J'acceptai, avec enthousiasme. Certains artistes s'étaient imposés d'un commun accord avec mon intervieweur : Brel, Brassens, Souchon, Cabrel, Barbara, Polnareff. J'ajoutai à la liste Johnny, mon idole. Puis, parmi la vague émergente d'auteurs-compositeurs-interprètes, j'avais jeté mon dévolu sur Jean-Jacques Goldman et choisi comme

extrait de son premier album la chanson que je trouvais la plus signifiante : *Pas l'indifférence*.

*Tout mais pas l'indifférence
Tout mais pas ce temps qui meurt
Et les jours qui se ressemblent
Sans saveur et sans couleur...*

Le texte parlait au jeune homme que j'étais, en quête identitaire. Le disque lui-même, malgré ses imperfections (une voix trop aiguë, des arrangements poussifs), dessinait ce qui allait être la ligne artistique de Jean-Jacques Goldman, alliant le fond et la forme, les « chansons pour les pieds » et celles pour le cœur et l'esprit, les succès flamboyants de discothèque à la ligne rythmique répétitive et les « chansons hâbleuses, qui bronzent mal : trop exposées au soleil elles se tachent de rougeurs, faites pour rester à l'ombre² ». Avant même que les radios périphériques ne s'emparent du « phénomène », je me souviens d'avoir évoqué ce jour-là, dans le studio étrié d'une station locale, le « style Goldman », ce son reconnaissable entre tous, servi par un langage simple et percutant, ancré dans son époque, destiné à toucher un jeune et large public. Je faisais partie de cette jeunesse qui allait le suivre, danserait au rythme de *Quand la musique est bonne* et *Je marche seul*, fêterait ses vingt ans avec *Envole-moi*, s'émouvrait sur *Veiller tard*, *Puisque tu pars*, *Confidentiel*, *Quand tu danses...* Je suis de la « génération Goldman », de ceux-là que le temps a rassemblés et qui ont grandi ensemble, bercés par ses chansons.

Ensemble, c'est aussi une belle aventure musicale née un soir d'été dans ma région de cœur, ce coin des Cévennes où j'ai passé mon enfance et où je vis aujourd'hui.

Il y eut d'abord un spectacle organisé à La Grand-Combe, une cité autrefois minière, aujourd'hui sinistrée depuis la fin de l'exploitation du charbon. Un jour, Jean-Jacques Goldman reçoit une lettre qui sonne comme un message de détresse, une bouteille jetée à la mer. Elle provient d'un centre associatif, *La Bécède*, implanté au cœur du parc national des Cévennes depuis la fin des années 1950 afin d'offrir aux enfants de mineurs des vacances au « bon air ». Éprouvé par le manque de moyens financiers, l'endroit est menacé de fermeture, et les responsables, en désespoir de cause, s'en remettent à ce grand chanteur populaire dont ils devinent la générosité : ils lui exposent la situation, précisant ce qu'un simple parrainage de la part de cet ancien boy-scout pourrait avoir comme conséquences heureuses pour les enfants d'une commune en souffrance économique.

Leur culot se voit bientôt récompensé. Touché au cœur, Goldman noue le contact.

— D'abord, j'ai reçu une lettre. Ensuite, j'ai rencontré des gens, puis d'autres. Puis cet ouvrage, les photos, l'histoire expliquée. Et tout est cohérent. Cohérent de chaleur, de respect, de dignité, de gravité et de gaieté. D'humanité. Tout impressionne et donne envie d'en savoir plus ³.

L'histoire de ces enfants de mineurs entre en résonance avec sa propre histoire, celle de sa famille :

— Le premier métier de mon père, c'était mineur... en Bretagne, dans une mine à ciel ouvert ⁴. Puis, il découvre un endroit qui le séduit par sa poésie agreste : Un pays rebelle et accueillant, courageux et ayant des principes au-delà de tout ⁵.

— Lorsque Jean-Jacques Goldman est arrivé à La Grand-Combe et qu'on lui a raconté l'histoire de cette terre cévenole des maquisards en remontant jusqu'aux camisards, cette terre

de refuge et de résistance, il a été conquis, me raconte Patrick Malavieille, maire de la commune. Il y a en Cévennes cette tradition d'entraide, de partage. Et la corporation minière a forgé pour une large part ces valeurs de solidarité. Jean-Jacques a été touché par cela. On lui a fait visiter les installations ; l'histoire de la mine, ça lui parlait beaucoup. Nous avons tout de suite été en confiance ⁶.

C'est dit : l'« homme en or » chantera le 8 août 1999 au cœur de la vallée Ricard, sous le chevalement de l'ancien puits d'extraction, classé aux Monuments historiques, et près de la Maison du mineur, musée à la mémoire des « Gueules noires », et la recette intégrale servira à rénover les locaux de la colonie de vacances. L'événement est rare – cinq mille billets s'arrachent en quelques jours ! – et clôturera de belle manière une tournée qui a promené l'artiste pendant plus d'un an, laissant un souvenir impérissable de part et d'autre.

— Au-delà des compétences artistiques et de l'humanité qu'il porte en lui, la venue de Jean-Jacques Goldman à La Grand-Combe a été un événement qui a mobilisé toute la ville, à travers l'ensemble de ses associations, autour d'un beau projet, rapporte Patrick Malavieille. Comme nous ne sommes pas habitués à accueillir des manifestations de cette ampleur, cela a occasionné des préoccupations techniques d'organisation, d'intendance, etc. C'était un challenge à relever. Et nous y sommes arrivés. Donc, on en était très heureux et fiers. Ensuite, la soirée fut exceptionnelle. Le répertoire de Jean-Jacques Goldman, par les thèmes et les valeurs fortes véhiculés par ses chansons, nous a permis d'être en communion avec lui. Il faut se rappeler que la scène se tenait à un endroit emblématique, sur ce lieu de labeur qu'était la mine, et ce concert donné quelque vingt ans après la fermeture du puits résonnait d'une façon émouvante dans nos cœurs ⁷.

À l'issue du spectacle, le chanteur consent à recevoir des mains du maire la médaille de la ville.

— C'est quelqu'un qui n'aime pas être mis en avant, rappelle Patrick Malavieille, mais quand je lui ai expliqué ce que signifiait la devise de la ville de La Grand-Combe, gravée sur la médaille, « *mans negros pan blan* » (mains noires mais pain blanc), quand je lui ai dit que cela faisait référence au travail des mineurs, ces mains noires mais nobles qui travaillent pour se nourrir, il en a eu les larmes aux yeux. Alors, il a bien voulu accepter la médaille. C'est une belle personne, Jean-Jacques Goldman. Quelqu'un d'humain. Il s'extrait avec facilité du milieu qui est le sien, ce milieu complexe et superficiel, pour aller vers les « vraies gens ». On le sent très à l'aise, c'est à se demander s'il n'est pas plus à l'aise avec les gens anonymes qu'avec le monde du show-business⁸.

De fait, le chanteur a surtout apprécié l'aventure humaine partagée *in situ* avec ses musiciens :

— Nous avons le sentiment d'avoir tissé des liens indéfectibles. Tout le monde a envie de rencontrer des gens avec lesquels on se sent bien et qui vous veulent du bien ! C'est ce que nous avons vécu et c'est aussi simple que cela⁹ !

Il s'attarde une journée supplémentaire afin de profiter du site et d'aller à la rencontre des enfants, puis regagne ses pénates avec, dans ses bagages, la perspective d'un nouveau projet en terre cévenole.

C'est à Alès que Jean-Jacques Goldman revient l'année suivante, en invité exceptionnel de la troisième édition de la « Semaine chantante », organisée par l'association Grand Chœur Languedoc Chansons. À la tête de cette grande messe culturelle, animée par ceux que l'on nommera « Les Fous chantants », il y a Michel Schwingrouber, un passionné de

musique, de gospel et de chant choral. Il me raconte son parcours :

— Je suis musicien de métier. J'ai travaillé à l'école de musique d'Alès, j'ai fait du chant dans différentes écoles de la ville, puis j'ai créé une école de musique à Saint-Christolès-Alès, avec six cents élèves et vingt-cinq professeurs. À partir de 1989, j'ai dirigé un grand chœur avec cent quatre-vingts choristes. J'ai organisé des événements un peu partout en France, en Suisse, au Canada. J'ai fait chanter des millions de gens dans le monde entier. Jusqu'au jour où Pierre Ferry, journaliste pour *Midi Libre* et président de l'association, me lance au débotté : « Pourquoi courir le monde et ne pas plutôt créer une semaine chantante chez toi, à Alès ? » L'idée était lancée ¹⁰.

Le principe ? Réunir une troupe de sept cents à mille choristes pour revisiter pendant une semaine un florilège des grands succès d'un artiste de la chanson, avant de lui rendre hommage le dernier soir en sa présence par un grand concert donné en plein air.

— Sur le papier, c'était une grande idée, poursuit Michel Schwingrouber. Mais il fallait ensuite faire venir les chanteurs, réussir à les convaincre. On a d'abord pensé à Jean Ferrat. Pierre Ferry, qui avait des relations dans le métier par sa fonction de journaliste, a réussi à nous avoir un rendez-vous à Antraigues. Ferrat était très heureux de participer à cet événement, il a été notre parrain. L'année suivante, on a fait venir Georges Moustaki. Puis, ce fut Jean-Jacques Goldman qui a été notre parrain de cœur ¹¹.

Quand Michel lui expose le projet, Jean-Jacques s'écrie :

— Mais c'est un truc pour les morts !

Puis, une rencontre a lieu à La Grand-Combe autour d'une soupe :

— Jean-Jacques adore la soupe de légumes ! me dit Michel, avec un sourire. Lors de ce tête-à-tête, je lui parle de la « Semaine chantante », je lui explique que ce sont des choristes venus de tous pays et de tous milieux, des anonymes qui chantent pour le plaisir et se rassemblent chaque année pour partager ce spectacle. Je l'invite à assister à la soirée consacrée à Georges Moustaki pour qu'il puisse juger par lui-même. Mais il me dit qu'il ne peut pas venir, qu'il enverra quelqu'un à sa place ¹².

Plutôt enclin à fuir les honneurs publics, le créateur de *Je te donne* se laisse convaincre par la simplicité et le parler-vrai de son hôte.

— Sa passion et son désintéressement avaient gagné mon adhésion alors que nous partagions un bol de soupe, un soir, à La Grand-Combe ¹³, confirme le chanteur.

Et d'ajouter :

— L'attachement que j'ai pour le chant choral, le fait de savoir que cet engagement ne me prendrait pas beaucoup de temps et que les organisateurs s'occupaient de tout ont fini par me décider ¹⁴.

Quelques jours après, Michel Schwingrouber reçoit un fax ainsi libellé : *J'embarque ! JJG*.

Les deux premières années, le spectacle eut lieu aux arènes. Pour la venue de Jean-Jacques Goldman, on aménage le stade Pierre-Pibarot, dans le quartier de la Prairie, afin d'y accueillir douze mille spectateurs. Le samedi, dernier jour de la « Semaine chantante », le chanteur arrive le matin et découvre la troupe des choristes en pleine répétition dans le stade.

— Quand il les a vus – ils étaient mille pour lui ! –, Jean-Jacques était estomaqué. Alors, il m'a fait cette réflexion : « Dire que je suis allé en Russie pour enregistrer *Rouge* alors que j'avais ce qu'il faut en France ! » Je me rappelle encore

son étonnement au moment où ils ont commencé à chanter. Il était tellement ému, c'est à peine s'il pouvait parler ¹⁵.

Ainsi raconte Michel Schwingrouber qui, à l'évocation de ce souvenir, a lui-même du mal à contenir son émotion.

— Ce matin-là, Jean-Jacques a dit aux choristes : « Le spectacle a lieu ce soir, mais la vraie rencontre elle est là, maintenant. » Il a été formidable avec eux : il avait un mot pour chacun, il était disponible pour la moindre photo ¹⁶.

Dans la cour du Fort Vauban à Alès où nous bavardons en prenant un café, Michel Schwingrouber me montre un mûrier platane et dit :

— J'ai déjeuné sous cet arbre avec Jean-Jacques Goldman. Un souvenir inoubliable.

Puis, il pointe du doigt un autre arbre à l'opposé :

— Et là, j'ai déjeuné avec Jean Ferrat. Goldman et Ferrat, deux êtres humains exceptionnels. Les deux artistes les plus humbles et les plus généreux que je connaisse ¹⁷.

Professeur de musique dans un collège et pianiste accompagnateur de cette « Semaine chantante », recruté au dernier moment, Philippe Mabboux se souvient de la venue de Jean-Jacques Goldman à Alès comme d'un événement marquant dans sa carrière musicale et dans sa vie :

— L'opération était tellement énorme qu'il fallait deux pianistes pour se relayer et faire répéter les mille choristes. J'avais déjà travaillé avec Jacky Locks, qui était chef de chœur et arrangeur ¹⁸, sur d'autres rassemblements plus modestes, et Michel Schwingrouber m'a téléphoné à quelques jours de l'événement, une ou deux semaines peut-être, pour me demander de venir en renfort. J'ai fait mine d'observer un temps de réflexion, mais dans ma tête j'étais comme un fou, pensez ! Ça a été pourtant un travail de malade, on bossait du matin au soir non-stop. En plus, c'était en plein été, entre le 29 juillet et le 5 août, l'année de la canicule, il faisait une

chaleur terrible... Pendant toute la semaine ont eu lieu les répétitions. Jean-Jacques est venu le dernier jour. Sa moto était garée juste à côté de ma voiture à l'hôtel, en toute simplicité (*rires*). En fait, il devait venir plus tôt dans la semaine, mais l'événement a eu lieu au moment où il était tombé raide dingue amoureux de sa future femme... J'ai un souvenir grandiose de ma première rencontre avec lui : nous sommes dans la file d'attente du self-service de la cantine des Fous chantants, je réalise que je suis à côté de Jean-Jacques Goldman qui prend sur son plateau une pomme et une omelette aux oignons, je me demande si tout ça est réel (*rires*)... Mais je n'ai pas été intimidé, car c'est quelqu'un qui vous met à l'aise tout de suite. Lors du concert, comme j'étais répéteur de l'orchestre, je me trouvais dans le public et Jean-Jacques se tenait à côté de moi. Il est monté sur scène au final ¹⁹.

Porté par ce chœur impressionnant de mille voix, Goldman reprend trois chansons : *Peur de rien blues*, *Rouge* et *Puisque tu pars*. Au final, emporté par l'émotion, il fait une promesse.

— L'histoire est très belle, poursuit Philippe Mabboux. Pour remercier les choristes de ce beau cadeau qui lui était fait, il a déclaré publiquement qu'il allait écrire une chanson qui s'appellerait *Ensemble* (le titre était déjà trouvé) et qu'elle serait pour eux. L'idée lui est venue là, lors de ce premier spectacle à Alès, ça a traduit son émotion de merveilleuse façon. Il n'a pas dit qu'il la créerait et l'enregistrerait avec eux l'année d'après, ce sera une surprise ²⁰.

Car, en effet, l'artiste tient parole et revient le 27 juillet 2001 dans la capitale cévenole pour donner vie à sa chanson.

— Il y eut d'abord l'enregistrement au Cratère, dans une salle de cinéma aménagée en studio, en présence de Jacky Locks et de cinq cents choristes, car l'endroit était trop exigu pour accueillir la totalité du groupe, raconte le pianiste accompagnateur. Ont été gravées les parties de chœurs que Jean-

Jacques a ensuite utilisées dans tous ses concerts lorsqu'il chantait ce titre. Puis, il y a eu la création publique où j'ai participé, devant dix mille spectateurs, avant l'hommage des Fous chantants à Gilbert Bécaud. Je peux dire que cette aventure à Alès nous a tous émus, en particulier Jean-Jacques. Et cette chanson n'est pas anecdotique, c'est un chef-d'œuvre ²¹.

*Souviens-toi
Était-ce mai, novembre
Ici ou là ?
Était-ce un lundi ?
Je ne me souviens que d'un mur immense
Mais nous étions ensemble
Ensemble, nous l'avons franchi...*

Dans le parcours et l'œuvre de Jean-Jacques Goldman, outre le rôle dévoué de chef de troupe au service des Restos du Cœur, chargé de recruter les artistes, de choisir le répertoire, d'imaginer les tableaux, de concevoir les mises en scène, activité qui l'a occupé pendant une trentaine d'années, le plaisir de chanter va de pair avec une idée de partage, de communion, d'unisson.

— Les périodes où je chante seul sont beaucoup moins importantes que les périodes où je chantais à plusieurs, fait-il remarquer. Entre quinze et trente ans, j'ai joué dans des groupes. Le fait de chanter à plusieurs est donc pour moi quelque chose d'assez naturel. Sur scène, tous mes musiciens chantent ²².

Ensemble, c'est le leitmotiv de Jean-Jacques Goldman. Ensemble... surtout !